

# Le père pro-allemand, le fils résistant mais l'amour malgré tout...

**E**NTRE 1940 et 1944, des drames intimes ont touché de nombreuses familles françaises et le Val-d'Oise n'a pas échappé à la règle. Avec le recul, on s'aperçoit en 1990, que les passions et les haines de cette époque tragique, sont encore bien vivaces, et qu'il faudra attendre plusieurs générations pour que l'apaisement devienne total.

**La famille Huyns a connu durant l'occupation, ces déchirements internes, dus aux événements. Contrai-**

Cette terrible épreuve du déchirement au sein d'une même famille n'aura pas réussi à détruire l'amour familial et à deux reprises, le père sauvera le fils, le fils sauvera le père.

A partir de 1942, la Milice, créée par Darnand, devient une force anti-résistance de plus en plus efficace.

Armés par les Allemands, les miliciens font régner la terreur sur le territoire. Le jeune Michel Huyns, s'il n'appartient pas encore à un réseau officiel de résistance, est connu à Saint-Leu pour ses prises de position courageuses mais extrêmement dangereuses, en faveur de Londres et du Général de Gaulle. Tout le monde sait bourg, alors qu'il rejoignait la France Libre à Londres. M. Lecomte deviendra d'ailleurs maire de Saint-Leu à la libération. Michel a une sainte horreur des miliciens, et lorsqu'un Saint-Louprien qu'il connaît très bien, membre de la milice, lui demande dans la rue pourquoi il n'a pas rejoint le STO (Service du Travail Obligatoire), son sang ne fait qu'un tour. Il rosse copieusement l'homme de Darnand et le laisse sur le carreau, au beau milieu de la chaussée. Michel Huyns le dit encore aujourd'hui :

*« Avec les années, je me suis calmé, mais jeune, j'étais un impulsif, il ne fallait pas me marcher sur les pieds, alors vous pensez, un milicien... »*. Les réactions ne se font pas attendre, et le soir-même, deux gendarmes viennent chercher Michel à son domicile, direction Compiègne.

Optimiste de nature, le jeune Huyns attend stoïquement la suite des événements dans sa cellule. Avec lui, des résistants, des francs-maçons, et... des juifs. Michel ne se doute pas que Compiègne est devenu pour les otages, les suspects et les Juifs, une anti-chambre de la mort, d'où partiront des milliers d'innocents vers les camps d'extermination nazis. S'il n'est pas conscient de la gravité de sa situation, son père par contre, n'est pas dupe. *« Mon père n'était pas nazi, affirme Michel Huyns, comme beaucoup d'autres Français, il voulait une admiration sans borne au maréchal Pétain ; il aimait l'ordre et l'Allemagne, sa culture en particulier. Il ne comprenait rien aux actions des résistants, mais n'avait*

vraiment à cette « Révolution Nationale » qui selon Laval et Pétain, devait redonner un sang nouveau à la France ». M. Huyns connaît les méthodes nazies, il sait que son fils est en danger de mort. Grâce à ses relations avec des personnalités de Vichy, il se rend lui-même à Compiègne, et Michel est libéré. Après la guerre, il essaiera de retrouver ses compagnons de cellule, avec qui il vécut deux semaines ; au-

chaut... 1943, 1944, c'est la Libération.

Après l'épisode de Compiègne, Michel est entré de plein pied dans la résistance : sabotages, passages d'armes clandestins, tracts pro-gaulliste, etc. Un beau jour d'août 1944, la deuxième DB du Général Leclerc libère Saint-Leu.

L'épuration commence, avec son cortège de femmes rasées, d'injustice, d'exéc-

ment de compte... « On peut comparer l'attitude de mon père pendant l'occupation, à celle de Sacha Guityry, dit Michel.

*En fait, il n'a absolument pas collaboré avec les Allemands, mais a eu le grand tort d'admirer le Maréchal. Inutile de dire qu'au moment de la libération, il n'en fallait pas plus pour qu'aux yeux des résistants de la dernière heure,*

M. Huyns est arrêté, emprisonné. Son sort est d'avance réglé, mais c'est sans compter sur la position de son fils. Michel remue ciel et terre, ce n'est pas si facile, malgré son rôle de résistant pendant l'occupation, car la haine aveugle atteint en août 44 son paroxysme. Il réussit toutefois à faire libérer son père, et mieux, à lui redonner son honneur perdu. Les Saint-Loupiens comprennent tout. Je draine au jus avec par-

donneront beaucoup de choses.

La vie reprendra son cours normal, et l'édifiante histoire d'un père et d'un fils que tout opposait, mais que l'amour filial réunit dans l'adversité, sera longtemps montré en exemple, dans cette cité de la vallée de Montmorency où il fait si bon vivre aujourd'hui.

OLLIVIER.

## La résistance à Sarcelles

A partir de 1942, un petit groupe de résistants isolés s'était formé à Sarcelles, à l'initiative de M. Marius Delpuch, directeur de l'école de garçons du centre Sarcelles. En faisant notamment partie, M. Marius Delpuch, directeur des écoles du Barrage, sous-officier du Génie, le docteur Louvet qui, ayant des attaches avec la mairie en place, pouvait disposer de renseignements précieux. A la recherche — fréquemment interrompue par des arrestations — d'une filière valable avec un réseau organisé, ce groupe finit par être rattaché à l'O.C.M. Il reçut pour consigne de constituer des groupes de dix à vingt hommes, indépendants les uns des autres et s'ignorant autant que possible, et de prévoir leur encadrement en vue de missions qui pourraient leur être confiées par la suite, notamment lors du débarquement tant attendu des forces alliées, comme on le verra par la suite. Il importe de noter, en effet, que la formation ainsi constituée de l'O.C.M. comprenait une forte proportion d'officiers et de sous-officiers de réserve.

A cette activité venait se joindre celle de M. Ludy, le chef de gare de Sarcelles — homme d'apparence tranquille et effacée mais qui était un des maillons d'une chaîne d'évasions d'aviateurs alliés « descendus » en territoire occupé et qui a permis à un certain nombre de ces soldats de regagner l'Angleterre. De plus, il se trouvait — sans doute de ce fait — ami d'un capitaine anglais qui venait fréquemment chez lui et, presque quotidiennement, entrait en liaison avec Londres par radiotélégraphie. Peut-être le lecteur sera-t-il intéressé par la manière dont on dépistait la radiogoniométrie allemande qui, évidemment, recherchait les émetteurs clandestins. A proximité du lieu d'émission se promenaient des gens lisant un journal grand ouvert. Quand les voitures allemandes transportant le matériel de repérage s'approchaient, les lecteurs pliaient leurs journaux et un guetteur prévenait l'opérateur et l'émission cessait. Le dispositif était efficace puisque jamais ce capitaine ne fut capturé. Pendant un certain temps, le lieu d'émission fut transporté aux écoles du Barrage, grâce à M. Delpuch. « Je me souviens d'avoir assisté, chez M. Ludy, à une conférence entre celui-ci, l'officier anglais et un inspecteur principal de la S.N.C.F. pour déterminer quelles seraient les gares de jonction à bombarder pour interrompre à l'improviste et rapidement le trafic sur la région du Nord. A la fin de

### Patriotes fusillés à Romainville par les nazis

Enfin, on ne saurait oublier qu'en dehors des grands mouvements déjà fortement structurés, il se forme spontanément, ici ou là, de petits groupes de résistance isolés mais actifs, au gré des relations nouées entre patriotes et opposants au régime de Vichy, ou encore à la suite de contacts plus ou moins réguliers avec des émissaires de Londres. Beaucoup d'entre eux demeurent ignorés. Mais ce fut le cas, par exemple, à Deuil-la-Barre. Dès 1941, un industriel, ancien officier de la Légion étrangère et mutilé de guerre, le commandant Maurice Manoukian, y organisait un noyau de résistance qui paraît être resté autonome, avant de devenir un membre actif du réseau « Jean Marie » qui était l'une des branches opérationnelles de l'organisation Buck-

autres. Il y eut ainsi le groupe dirigé par Maurice Petit, pharmacien, avenue de la Gare. Officier de réserve, ses premières activités clandestines s'exercèrent dans l'impression et la diffusion de tracts « subversifs ». René Plisson, teinturier de métier, demeurant près du passage à niveau de Deuil-Montmagny prit la tête de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les « actions directes ».

D'autres noms sont encore à citer, tels que Georges Léonard, Rosenfelder, Lebastard, Lidon. « Deuil s'avéra être un centre important de la Résistance, un noyau à l'activité surtout déployée vers l'extérieur et ce pour d'évidentes raisons : il n'y avait pas localement de points stratégiques ou